

INGEBORG BACHMANN

JOURNAL
DE GUERRE

suivi des
LETTRES DE JACK HAMESH
À INGEORG BACHMANN

Traduction de l'allemand et préface
de Françoise Rétif

Edition originale et postface de
Hans Höller

ACTES SUD

SOMMAIRE

Préface de Françoise Rétif	9
INGEBORG BACHMANN, <i>Journal de guerre</i> ...	17
JACK HAMESH, <i>Lettres à Ingeborg Bachmann</i>	35
ANNEXES.....	81
Postface de Hans Höller	83
Note éditoriale de Hans Höller	107
LE JOURNAL D'INGEBORG BACHMANN.....	107
<i>Description du texte</i>	107
<i>Datation et données typographiques</i>	108
<i>Edition du texte</i>	110
LES LETTRES DE JACK HAMESH	
À INGBORG BACHMANN.....	111
<i>Datation et description des lettres</i>	111
<i>Particularités des lettres et de leur édition</i> ...	114
<i>Supplément à la note éditoriale (nouvelle édition allemande parue en 2010)</i>	115
Remerciements aux personnes et institutions.....	120

PRÉFACE

Le *Journal de guerre* de la poète et écrivaine autrichienne Ingeborg Bachmann (1926-1973) ne fait que quelques pages. Bien qu'elle l'eût écrit alors qu'elle n'avait que dix-huit ans, il ne fut découvert qu'en 1998, dans des papiers conservés par la mère d'Ingeborg, morte vingt-cinq ans après sa fille. Existait-il à l'origine un ensemble plus vaste, perdu ou détruit (pendant la guerre ?) – dans l'état actuel des connaissances, on en est réduit aux conjectures. La première partie du texte, tel qu'il est donné à lire dans cet ouvrage, dans la langue authentique et spontanée du document d'époque, témoigne de ce que pouvait être la vie de la jeune fille dans sa ville natale, Klagenfurt, capitale de la Carinthie, région méridionale et frontalière de l'Autriche, vers la fin de Seconde Guerre mondiale, en 1944, lorsque la ville, à plus de trois cents kilomètres au sud-ouest de Vienne, commença à être lourdement bombardée par les Alliés. Elle était la seule de la famille à être encore là – son père, engagé

dès le début de la guerre, se trouvait sur le front, sa mère avait rejoint avec la sœur cadette d'Ingeborg, Isolde, née en 1928, et le tout jeune frère Heinz, né en 1939, la petite maison de vacances, héritage paternel, située à une centaine de kilomètres, à Vellach, dans la vallée de la Gail. Ingeborg était restée parce qu'elle devait fréquenter l'Institut de formation des maîtres, institution aux mains d'un professorat majoritairement rallié au national-socialisme, en Carinthie du moins (ainsi son père, professeur, était-il entré au parti dès 1932)*¹. C'était pour elle le seul moyen d'échapper à la formation militaire, service obligatoire, qu'elle aurait dû faire en Pologne. Le prix à payer était lourd cependant : il lui fallait renoncer aux études supérieures, ainsi qu'elle le relate dans ce journal. Peu de pages suffisent à témoigner de sa lucidité, de son courage, de son esprit de résistance. Elle est prête à désertier en face de l'inhumanité et du fanatisme des maîtres ; elle est prête à renoncer aux études dans ce pays aux valeurs duquel elle ne peut adhérer : "Non, j'en suis sûre, je n'étudierai plus dans ce pays, plus durant cette guerre."

* Toutes les notes de la préface, du *Journal de guerre* d'I. B., ainsi que celles des *Lettres* de J. H. sont de Françoise Rétif.

1. A propos de la vie et de l'œuvre d'Ingeborg Bachmann, voir Hans Höller, *Ingeborg Bachmann*, trad. de Miguel Couffon, Actes Sud, 2006 et Françoise Rétif, *Ingeborg Bachmann*, Paris, Belin, 2008.

La deuxième partie du journal – écrite entre mai et juin 1945 – retrace les difficultés, mais aussi et surtout les joies des premières semaines de l’immédiat après-guerre, de la “libération” par l’armée britannique : la confrontation douloureuse, sous le regard du “libérateur”, avec une culpabilité dont celle qui n’avait que douze ans en 1938 aurait pourtant pu se sentir exemptée, et la rencontre avec un soldat de l’armée britannique, Jack Hamesh, juif d’origine autrichienne, né à Vienne en 1920, mais qui avait réussi à quitter l’Autriche au dernier moment, en 1938. Cette rencontre va être déterminante pour chacun des deux jeunes gens : Jack Hamesh retrouve pour quelque temps les racines auxquelles il dut si douloureusement renoncer et surtout la possibilité d’un rapport autre que de haine à ce pays qui l’a vu grandir, mais l’a exclu, lui et son peuple, du règne de l’humain. Quant à Ingeborg Bachmann, elle peut enfin s’exprimer, discuter, avec lui, grâce à lui, venu d’un ailleurs de liberté, mais parlant sa langue, de tout ce qui est interdit, de tous les écrivains et philosophes mis à l’index par la dictature nazie, mais dont elle se nourrit pour rêver d’un autre monde. Elle peut afficher avec lui, “le Juif”, encore paria infréquentable pour tous, sa différence. Le printemps 1945 est pour l’un et l’autre, pour ces rescapés des deux extrémités de l’horreur, une sorte de renaissance.

Le dialogue impossible, le dialogue de l’esprit et des sens a lieu entre elle, fille de nazi,

et lui, juif et fils de juifs, survivant mais fils et frère de tous ceux qui furent assassinés dans les chambres à gaz dans des circonstances d'une cruauté et d'une inhumanité inimaginables, irréprésentables, indicibles. Durant quelques jours, quelques semaines, au printemps 1945, un moment d'utopie a lieu.

Peu de temps, car elle veut étudier, et lui veut mettre fin à sa vie de soldat.

Elle partira en effet pour rejoindre, après l'université d'Innsbruck, celle de Graz, et finalement celle de Vienne.

Lui rejoindra la Palestine, *via* Naples.

Le dialogue se poursuit toutefois, grâce à lui, grâce à la voix que nous entendons à travers ses lettres, qui ont été conservées. Elle y a répondu, modérément semble-t-il – la grande difficulté bachmanienne à écrire des lettres commençant peut-être ici. Malheureusement ses lettres à elle ont disparu, ou bien n'ont pas été retrouvées. Jack Hamesh non plus, il a emporté ses secrets dans la tombe.

Mais les lettres de Jack Hamesh restent, et le drame de sa vie.

Ce qui lie Jack Hamesh à Ingeborg Bachmann et – paradoxalement (car il est peu probable qu'il ait ignoré l'engagement nazi du père¹) – à sa famille, ce n'est pas un amour

1. Jack Hamesh fait allusion, dans la lettre 8 (1^{er} novembre 1946) à "ses affaires" et l'on peut penser que la fonction qu'il occupe dans l'armée anglaise et au sein de la *Field Security Section* (FSS) lui permet de

ordinaire, c'est celui d'un juif orphelin, privé de patrie, qui, dans l'attachement qu'il voue à la jeune Autrichienne, retrouve quelque chose des amours perdues à la sortie de l'enfance. Ses lettres sont en effet un témoignage bouleversant de la perte d'identité, de ce "dé-racinement", qui fut celui de tout un peuple. Les lettres de Jack Hamesh représentent un témoignage précieux, d'une rare intensité, sur le déchirement insurmontable des rescapés de la Shoah entre haine et amour, passé et avenir – entre la volonté de vivre et la nécessité de se souvenir, entre la nécessité et l'impossibilité de dire l'indicible, de comprendre l'impensable. Ses sentiments d'abord partagés, puis nettement plus engagés envers le sionisme doivent être replacés eux aussi dans ce contexte.

Les lettres de Jack Hamesh à Ingeborg Bachmann témoignent, en outre, de ce qui fut certainement une réappropriation progressive, à la fois douloureuse et jubilatoire, de la langue dans laquelle il fut élevé. Le soldat britannique Jack Hamesh est envoyé en Autriche sans doute parce qu'il est né à Vienne et parle allemand. Mais il n'a plus écrit cette langue depuis huit ans. Cela apparaît nettement à la lecture du texte en version originale : il fait des fautes d'orthographe, de grammaire, il a des difficultés à trouver le

connaître les raisons pour lesquelles le père d'Ingeborg Bachmann n'exerce plus son métier de professeur.

mot juste, confond parfois les pronoms, se répète. Toutefois ces erreurs et gaucheries ne doivent pas être toutes attribuées au manque de pratique. Il est patent en effet que Jack Hamesh ne se relit pas, qu'il écrit souvent en hâte, qu'il est dominé, surtout dans les lettres écrites aussitôt après son départ d'Autriche, par une très forte émotion ; il fait aussi des fautes de frappe, quand ses lettres sont écrites à la machine. Et surtout, il écrit comme il parle. Cela explique un certain relâchement de la syntaxe et l'absence presque totale de ponctuation¹. Fidèle à l'édition originale, la traductrice n'a pas voulu gommer ces témoignages d'un déracinement qui est également linguistique. Mais le passage d'une langue à l'autre nécessitait certaines adaptations. Il est de plus impossible de retranscrire en français les traces fréquentes du parler viennois. Nous avons donc fait le choix délibéré d'un relâchement modéré dans l'emploi des modes, temps ou accords du français ; celui également de ne pas corriger les maladresses, imprécisions ou incohérences de la syntaxe.

Les étranges dialogues avec le silence qui se déroulent sous nos yeux – celui de l'écrivaine en herbe avec son journal, celui du juif amoureux à l'absente doublement absente

1. L'éditeur de l'édition originale nous informe toutefois que les manuscrits (ou tapuscrits) font apparaître les blancs de la respiration ou de l'hésitation (cf. Postface).

pour nous qui ne disposons pas de ses réponses – sont une très belle introduction à ce que l'écriture sera toujours pour Ingeborg Bachmann. Sous nos yeux prend forme le débat douloureux avec l'Histoire qui ne cessera plus de hanter l'écrivaine – un débat, un combat, qui, loin d'exclure le lien d'amour avec un Tu, se construit au contraire à travers lui. En ce sens, on peut dire que toute l'œuvre d'Ingeborg Bachmann portera la trace de la rencontre déterminante avec le soldat juif Jack Hamesh.

FRANÇOISE RÉTIF, novembre 2010